violence. Ces tempêtes sont d'autant plus dangereuses qu'elles n'ont d'autre composition que les fluides électriques, sans qu'elles soient, comme les orages habituels, tempérées par l'élément liquide.

Ces paroles portèrent le trouble dans les sens de chacun.

— Et tu crois, réellement, demanda de Sambry, que pareille calamité soit proche ?

— Oui, maître, il n'y a aucun doute, et c'est pourquoi je vous préviens.

— Dis-moi ce que nous allons devenir, cahotés par ce gros temps, au milieu d'une plaine dans laquelle aucun abri ne s'offre à nous.

— Il ne nous reste qu'à nous exposer tranquillement à ses effets, en nous efforçant de continuer, tant bien que mal, notre marche.

— Ma foi, nous lutterons comme nous pourrons.

V

UNE PARTIE DU VOYAGE ACCOMPLIE

Mwama, qui s'était éloigné de quelques pas, revint subitement auprès de de Sambry, et s'approchant le plus près qu'il pût :

— Ecoutez, maître, fit-il ; le tonnerre gronde.

En effet, un roulement lointain et confus se perçut dans l'espace et se répéta à deux reprises.

Pour celui qui ne connaissait pas la signification de cet avertissement, tout aurait pu passer inaperçu, tellement était encore vague le bruit de ce bouleversement prochain de la nature.

Prévenu par son serviteur, de Sambry ne put s'y tromper.

Il se concerta encore à la hâte avec ses amis, sur les précautions éventuelles à prendre, mais aucun d'eux ne sut en trouver une qui fût efficace.

Sir William, lui, proposa de creuser hâtivement dans le sol, un immense trou, dans lequel se blottirait la caravane entière.

— De la sorte, ajouta-t-il avec un sérieux parfait, de la sorte le vent passera au-dessus de nos têtes sans nous atteindre.

— Votre invention peut être bonne, répondit le chef moitié souriant, mais je la considère comme inapplicable en ce moment.

— Et puis, interrompit Mwama, il faudrait rester trop longtemps dans la cachette.

— Eh parbleu, pas plus longtemps que jusqu'à la fin de la tempête.

— Bien, maître, mais savez-vous la durée de la plupart d'entre elles ?

— Non. Quelques heures, sans doute.

— Parfois quatre jours consécutifs, maître.

L'Anglais eut un geste de stupéfaction.

— Quatre jours ! exclama-t-il ; eh bien, on y restera quatre.... Mais non, c'est impossible.

— Je le crois bien, fit le chef. Que deviendraient nos hommes et que deviendrions-nous nous-mêmes, entretemps, puisque, faute de boisson, nous doublons déjà dès maintenant les étapes, afin d'arriver plus vite à Kimpoko ?

Tout en cheminant, les Européens gardèrent un instant le silence.

Leur poitrine s'oppressait ; leur cerveau s'y perdait.

— Moi je ne vois qu'un moyen, fit le docteur, et c'est celui préconisé par Mwama, c'est-à-dire de marcher quand même.

— C'est le plus pratique, conclut le chef.

Puis, s'adressant à Mwama :

— Toi, tu soigneras nos hommes ; tu les guideras et tu les encourageras.

— Comptez sur moi, maître.

— Sont-ils prévenus déjà ?

— Non.

— Vas et signales-leur la situation.

— Serait-ce prudent, maître ?

— Il me semble qu'oui.

Le nègre paraissait ne pas avoir grande confiance en cette démarche, mais il s'empressa d'obéir aux ordres de son chef.

Pendant ce temps la tempête grossissait à vue d'œil.

Un vent assez rude s'était levé et soufflait sur la plaine, en rafales continues, et ne laissait plus aucun doute sur ce qui allait suivre.

Les grondements du tonnerre devenaient plus serrés et des éclairs fugitifs sillonnaient le ciel en divers sens.

Chose étrange et pénible : la chaleur se faisait de plus en plus insupportable, et il semblait que le souffle du vent fût une flamme qui brûlait tout ce qu'elle rencontrait sur sa route.

L'espace entier paraissait être une fournaise gigantesque, dans laquelle se mouvait la caravane, sans espoir de soulagement, entourée de chaleurs et de combustions, qui allaient bientôt se développer encore.

Le terrain sur lequel circulaient à présent les explorateurs, était devenu plus rocailleux qu'il y avait quelques heures.

En conséquence, la marche offrait des difficultés plus grandes, qui, certes, n'étaient pas de nature à calmer les esprits et à donner aux pauvres voyageurs des idées consolatrices.

Néanmoins de Sambry voulut prêcher d'exemple.

Pas une plainte ne sortit de ses lèvres ; pas une hésitation ne se remarqua chez lui.

Au contraire, il affectait un air dégagé, pour donner le change à ses porteurs.

Mais du côté de ses compagnons, la chose changeait de face, car avec eux, il ne devait avoir aucun ménagement.

— Que pensez-vous de tout ceci ? leur demanda-t-il.

— Rien de bon, répondit sir William.

— La tempête augmente de minute en minute.

— Moi j'étouffe.

— Moi également, compléta le docteur.

— Soyons fermes, reprit le chef.

— Nous le sommes ; mais enfin, l'homme n'est pas invulnérable.

— Il n'y a pourtant pas à discuter.

— Malheureusement.

— Il faut aller de l'avant.

— C'est incontestable, mais c'est en même temps fort peu attrayant.

— Je le confesse.

— Et moi je le constate avec chagrin.

— Ce qui m'inquiète le plus, ce sont nos porteurs.

— Pourquoi ?

— Parce que je crains qu'il vont refuser de continuer, pour peu que la tempête prenne de l'extension.

— Et dire qu'elle ne fait que commencer !

— Peut-être finira-t-elle plus tôt que nous le supposons.

— Elle n'en a pas l'air.

Comme si la nature avait voulu donner raison à sir William, un violent coup de tonnerre parcourut l'espace.

La terre tremblait et frémissait, pendant que le vacarme aérien, augmenté d'une profusion d'éclairs, alla insensiblement se perdre dans l'infini.

Les porteurs, aussi agités par la peur que par la fatigue, se ser-

raient les uns contre les autres et cherchaient un abri chez leurs camarades, tout aussi émus qu'eux.

Ils cheminaient tête baissée, sans proférer presque une seule parole, jetant de temps à autre, sur leurs chefs, des regards dans lesquels se lisait une insubordination mal domptée et prête à éclater au premier heurtement.

Malgré ces mauvais signes, les choses allèrent assez correctement et, vers le soir, on fit halte.

De Sambry chercha autour de lui une place quelconque, mieux à l'abri du vent que celle où l'on se trouvait, mais rien ne s'offrit ; la plaine était également unie d'un côté comme de l'autre, si bien qu'on dut se résigner à camper à la grâce de Dieu.

— Essayons de dresser les tentes, fit le chef.

— Nous n'y réussirons pas, répondit sir William.

— Je le crains, comme vous.

— Le vent enlèvera tout.

— Soit, essayons, mais prudemment.

L'ordre étant donné on s'efforça d'y obéir.

Mais à peine eût-on placé quelques points d'appui et fixé quelques bouts de toile, que tout l'étalage, secoué par la tempête, s'en alla comme une plume.

On dut bien se hâter pour empêcher qu'il ne fût mis en lambeaux.

A plusieurs reprises on retenta l'expérience, sans obtenir un meilleur résultat.

Cette situation rendait les explorateurs très perplexes.

C'est que la nuit approchait à grands pas, sans qu'un calme, même apparent, ne se manifestât dans la nature.

C'est qu'en outre la caravane entière mourait de soif et que les provisions liquides, ou du moins les provisions d'eau, étaient épuisées presque complétement.

Le cœur le plus endurci eut frémi de commisération à l'aspect de ces indigènes décharnés, au regard affaibli, n'en pouvant plus de fatigue, tombant sur le sol avec un geste d'abattement qui faisait penser à une prochaine apothéose de cadavres.

C'était réellement navrant que de voir tout cela, comme les Européens, et de ne pouvoir y remédier.

Et la tempête allait toujours, et le vent embrasé soufflait plus fortement.

La nuit, venue entièrement, rendait la misère encore plus horrible,

l'entourant de ses ombres impénétrables et la talonnant de la frayeur de ses mystères.

On s'étendit au hasard sur le sol, sans abri et sans toit, et l'on tâcha de s'endormir.

Cependant, si quelques-uns des porteurs, renversés et exténués jusques au fond de leurs forces, parvinrent à clore péniblement les paupières, les Européens veillaient et se concertaient.

Assis à quelques pas de distance du gros de la troupe, ils causaient à voix basse, pour ne point réveiller les malheureux qui goûtaient en ce moment quelques heures de repos durement gagné.

— C'est une calamité, fit de Sambry, soucieux.

— En vérité, soupira sir William.

— Comment nous en sortirons, je l'ignore.

— Il faudra pourtant bien qu'on en vienne à bout.

— Si nous pouvions marcher cette nuit encore !

— A quoi bon ?

— Nous serions demain matin à Kimpoko.

— Il n'y faut pas songer ; nos hommes sont trop fatigués.

De Sambry eut un éclair dans les yeux.

— Et si je les forçais ?

— Au moyen des armes ?

— Oui.

— Ils se laisseraient tuer, je pense.

— Allons donc !

— Vous voyez bien qu'ils sont à bout, comme nous-mêmes, du reste.

— Mais, mon ami, la hâte est leur salut et leur délivrance.

— Je le sais parfaitement.

— Eh bien, alors ?

— Faites leur comprendre cela.

— Voulons-nous essayer ?

— Pour ma part, j'y renonce.

— Et vous, docteur ?

— Je suis de l'avis de sir William.

De Sambry esquissa un geste de dépit.

— Soit, fit-il, patientons.

Ainsi s'écoulaient lentement les heures nocturnes, toujours avec les mêmes rafales, les mêmes éclats de tonnerre et les mêmes fusées d'éclairs, illuminant subitement les ténèbres pour replonger ensuite le tout dans une obscurité qui paraissait plus impénétrable.

A l'aurore aucun changement ne se manifestait dans la tempête, et les porteurs, réveillés en sursaut, reprirent patiemment leurs charges pour aller, inconsciemment, où leur conduirait le chef.

— Heureuse disposition, murmura de Sambry ; nos hommes ne murmurent plus.

— Je le crois bien, parbleu ! riposta sir William.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'ils n'en ont plus la force.

Et de fait, l'Anglais disait vrai.

Ce n'étaient plus des êtres humains, c'étaient tout simplement des squelettes.

Rien de plus.

Quoi qu'il en fût, la caravane reprit sa marche dans la plaine, dont les difficultés topographiques augmentaient quelquefois d'une manière désespérante.

Ici c'étaient d'énormes blocs de pierres rocheuses, émiettés en partie et dont des fragments, roulés sur la route, entravaient la circulation.

Plus loin, le terrain allait en pente assez rapide pour descendre ensuite a une profondeur embarrassante.

Ainsi on trottinait, on se traînait, on s'avançait, lorsque vers midi on arriva sur un plateau passablement élevé.

L'air y etait beaucoup plus respirable et une fraîcheur relative y faisait frissonner les membres.

De plus, à peine y fut-on depuis quelques minutes, que le tonnerre cessa de rouler avec la même impétuosité, que les éclairs diminuèrent et que le vent brûlant se changea peu à peu en une brise rafraîchissante.

Dans tous les yeux se lut une joie immense.

— On dirait qu'il y a du changement, fit le chef.

— Oui, maître, la tempête est passée, répondit Mwama.

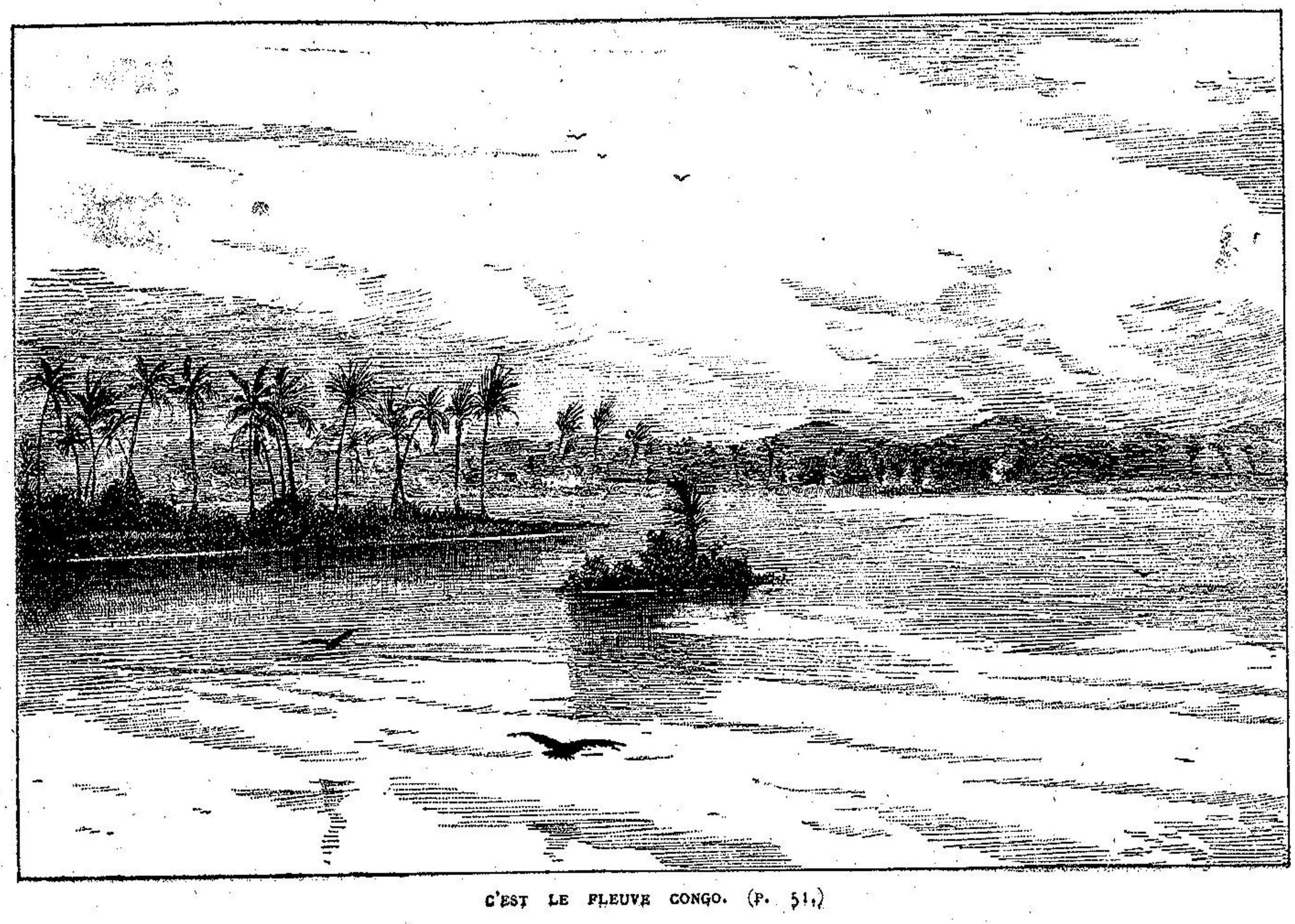
— Définitivement ?

— Je le pense.

— Tant mieux !

— Oui, maître, il était temps.

Le plateau sur lequel on circulait à présent semblait être énormément étendu et montrait, de-ça de-là, quelques palmiers isolés ou quelque verdure, peu dense il est vrai, mais dans tous les cas réjouissante.



C'EST LE FLEUVE CONGO. (P. 51.)

— Bon signe, dit Mwama.

— Penses-tu ? demanda le chef.

— Oui. Je crois que nous approchons.

— De Kimpoko ?

— Parfaitement.

— Es-tu fort fatigué, Mwama ? demanda le chef soudain.

— Oh non, maître, fut la réponse, un peu hésitante.

— Pourrais-tu aller en reconnaissance ?

— Pour m'assurer si Kimpoko est en vue ?

— Oui.

— Volontiers, maître, j'y cours.

— Entretemps nous laisserons reposer un peu nos hommes.

On fit ainsi.

Pendant que le chef accorda une halte à la caravane, Mwama disparut sur la route.

Environ un quart-d'heure après, on le vit accourir de loin, levant les bras, et témoignant une joie extrême.

— Bonnes nouvelles ! murmura le chef.

A peine arrivé auprès de ses compagnons, le nègre désigna du doigt, un point encore inaperçu.

— C'est le fleuve Congo, fit-il.

On ne put en croire ses oreilles, mais on fut convaincu lorsque Mwama eut signalé une longue ligne blanchâtre, parfaitement visible et qui serpentait non loin de l'endroit où l'on se trouvait.

Un long cri d'enthousiasme, poussé par toutes les poitrines, s'éleva dans les airs, roula au-dessus de la plaine et alla se perdre dans les échos du fleuve.

Une heure plus tard, on entra dans Kimpoko.

VI

A KIMPOKO

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée des explorateurs à Kimpoko.

Avec une amabilité à laquelle ils n'étaient plus habitués depuis longemps, on leur avait permis, sans aucune récrimination, d'établir leurs tentes dans un coin du village.